

DANS UN FAUTEUIL

Temporary unions are especially frequent where marriage is contracted with little or no ceremonial and these cases show an insubstantial basis before marriage on the one hand and into ease and frequency of divorce in the other.

En lisant un article sur le "mariage" à travers les Ages, je tombe sur la phrase ci-dessus. Ce fut pour moi un éclair comme un éclair illuminant soudain des horizons amusants sur la portée de certaines tendances modernes en matière d'unions conjugales. Le plaisir d'une aubaine alla chatouiller ma malice assoupie dans quelque repli de mon cerveau. Elle commença à m'inspirer une douce gaieté au sujet des avocats solennels et doctrines soi-disant émancipatrices et surtout nouvelles! Elle me fit glousser de satisfaction en me révélant la ridicule de leur pose d'apôtres et la naïveté de leurs déclamations. Je me les représentai soudain comme des gens allant acheter au détroit-moi ça des idées périmées de vieillards hors d'usage et venant ensuite en vanter, pleins de suffisance, l'état de neuf et la coupe originale à une foule de badauds médusés.

En effet, le législateur rétablit le divorce dont le vrai fondement est dans l'égoïsme mettant la commodité individuelle au-dessus de toute contrainte. Aussitôt, l'imagination surchauffée des plumitifs de rivaliser de zèle avec lui. Ils se mirent, surtout en Russie, à préconiser le mariage d'essai. C'était le fin de fin des relations entre les sexes dans une société émanée. C'était le terme de l'évolution d'esprits libérés de tous préjugés. Malheureusement, le texte cité, enfoui dans les feuilles toulées d'une encyclopédie, vient nous montrer qu'en l'espèce leur fameuse courbe évolutive a fait une pirouette si brusque que la tête va retrouver la queue dans la bourbe où celle-ci traîne encore. La nouveauté avait déjà été inventée, elle avait été pratiquée, elle est sans doute encore en usage dans les races primitives où elle s'établit par une évolution rétrograde qui nous permet de donner un coup de pied avertisseur à des pontifes plus timides.

Ceux-ci, en effet, un peu effrayés du radicalisme des premiers augures, se rabatirent sur les formalités du mariage. Le mot d'ordre était: simplifications, simplifications. Toutes ces complications étaient de nature à détourner les jeunes gens du mariage. Banissons-les. Flanqués des deux acolytes dépechés maintenant pour bien des besognes: le Progrès d'un côté, la Liberté de l'autre, la théorie allait son petit train. De bons naïfs, à la vue de son escorte, l'accueillaient bien bas au passage et l'accueillait avec un amen bien dévot. Mais sous les flonflons de sa robe, ils ne voyaient pas les diabolins qui se pouffaient: tout un essaim de petits instincts égoïstes et hypocrites. Car, après tout, qu'implique cette aspiration à renverser les garde-fous protecteurs contre la dissolution du mariage, sinon une résolution mentale prenant ses racines dans la peur des entraves et des conséquences inhérentes aux relations sexuelles et, partant, l'effritement de l'armature chrétienne de notre conscience. Mais, justement, parce qu'elle marque cette crainte du risque, des responsabilités, des servitudes sociales, de l'horreur de l'esprit de dévouement sans lequel il n'y a pas d'union possible, elle nous conduit à l'état rétrograde de la conscience individuelle vers les conceptions de sociétés primitives. C'est le vieil égoïsme de la bête qui se révolte contre le collier qui la relie au reste du troupeau. Elle a perdu la notion des bienfaits qu'elle lui doit, parce que la sécurité dans laquelle il l'a tenu pendant si longtemps le lui a fait oublier. Elle ne songe pas qu'elle se l'est pourtant passé avec empressement pour éviter la destruction à laquelle sa pitoyable faiblesse a voué à l'isolement? Et nous voyons, par une série de chutes successives, ces timorés, plutôt penauds, se retrouver au bas de l'échelle nez à nez avec leurs confrères plus hardis qui s'y étaient précipités d'un bond!

Le législateur, qui est bon prince et ne veut faire de peine à personne, surtout à ceux qui le soutiennent, s'évertue de son mieux à secondar l'action de ces théories. On le voit sanctionner des mariages quasi-clandestins, faire, défaire et refaire avec la même facilité un nœud qui devrait être sacré ou qui n'a plus de raison d'être. Avec une candeur papelerde, il couvre de son autorité de drôles de manœuvres. Avec un zèle étourdi, il manie la pioche au lieu de la truelle en travaillant à l'édifice social. Mais comment s'en aperçoit-il? Il passe son temps à regarder par-dessus son épaule la mine que font les électeurs. Ils sourient. Très bien. Il continue.

Seulement, lorsque le mariage, par la facilité à le contracter et à l'anuler, aura perdu tout caractère sacré, ne se désagrègera-t-il pas lui-même en une sorte de formalité dont on pensera qu'on pourrait après tout aussi bien se passer ou tout au moins se dégager aisément si l'expérience qu'il consacrait ne réussissait pas? Et ne le verrait-on pas, comme l'indique le texte qui sert d'épigraphe à mon article, se décomposer en essais avant le mariage ou en divorces faciles et fréquents?... Si l'on considère seulement l'individu, ma foi, la perspective à son côté amusant. Mais que devient la société dans la ruine d'une institution basique tombant en déliquescence?

Par bonheur, la société triomphe presque toujours des erreurs qui menacent son existence. Un beau jour, devant l'échouage du mal, la peur lui inspire une réaction salutaire. Elle éliminera les mauvaises pratiques, balaira au tas d'ordure les théories ridicules et reprendra sa marche mystérieuse jusqu'au jour, où, oubliée de ses fautes passées, elle recommencera à faire des bêtises. Il n'y a donc pas lieu de s'alarmer. Mais il n'est pas mauvais non plus de savoir où l'on en est. Et mon épigraphe n'est peut-être pas une si mauvaise lanterne.

O'LALA.

REIMS

LE MARTYRE DE LA CATHEDRALE

Tout récemment, un ami me donnait à lire une lettre qu'il avait reçue d'une de ses connaissances, un américain né de parents allemands, qui visite les régions dévastées du Nord de la France. "Ne vous avais-je pas averti, écrit-il, de ne pas ajouter foi au récit des atrocités commises par les armées du Kaiser? Je viens de visiter Reims. La Cathédrale n'a pas été détruite par les allemands. Quelques obus l'ont frappée, il est vrai, les trous sont encore visibles. Mais les photographies qui ont été publiées en Amérique sont des mensonges, car elles furent prises après que les ouvriers français eussent enlevé les toits qui tombait de vétusté. Les toits ne sont pas abîmés. D'autre part, les dégâts qu'a subis la ville nous donnent une idée de ce qu'on aurait pu faire à la Cathédrale. Sur 11,000 édifices, 14 seulement restèrent intacts, et ceux-ci furent épargnés parce qu'ils abritaient des espions. Les artistes allemands ne pouvaient-ils manquer leur but que quand ils viciaient sur la cathédrale?"

Voilà bien, n'est-ce pas, qui révèle une mentalité d'outre-Rhin? Ainsi, parce que la cathédrale n'est pas détruite de fond en comble, parce que les murs sont encore debout, les auteurs intacts, notre allemand se refuse à croire qu'on ait voulu détruire l'édifice. L'ouvrage n'est pas bien fait à son goût. En plus des vitraux volés en éclats, des statues réduites en poussière, des boiseries calcinées, il voudrait voir les murs effondrés, des ruines, rien que des ruines. Alors seulement reconnaîtrait-il la main de ses ancêtres. Dépêchons-nous de le rassurer. Ce n'est sûrement pas la faute de l'artillerie allemande si les murs se tiennent encore debout; l'architecte américain Whitney Warren l'a déclaré, tout autre édifice moins robuste fut devenu le monceau de ruines que notre voyageur s'étonne de ne pas voir.

Ce qui doit nous surprendre le plus, c'est que ce touriste ait recueilli de pareils renseignements sur place, à Reims même. Quelque Allemand se cachait-il sous un uniforme de guide, afin de répandre ces mensonges parmi les visiteurs de la ville martyre? Personne ne pensera que la conjecture soit impossible. En tout cas, il est bon de savoir ce qu'il faut opposer à des mensonges comme ceux que je viens de citer, et, pour cela, résumons encore une fois l'horrible assassinat perpétré par l'Allemagne d'une église qui faisait l'orgueil de tous les français.

Pour excuser leur vandalisme, les Allemands se sont efforcés de prouver que la cathédrale avait été utilisée dans laquelle il l'a tenu pendant si longtemps le lui a fait oublier. Elle ne songe pas qu'elle se l'est pourtant passé avec empressement pour éviter la destruction à laquelle sa pitoyable faiblesse a voué à l'isolement? Et nous voyons, par une série de chutes successives, ces timorés, plutôt penauds, se retrouver au bas de l'échelle nez à nez avec leurs confrères plus hardis qui s'y étaient précipités d'un bond!

Opposons quelques témoignages plus dignes de foi. Trois ecclésiastiques, prêtres dignes du plus grand respect, et témoins oculaires de tout ce qui se passait dans leur église, protestèrent à plusieurs reprises devant le monde entier que jamais, poétiquement à l'entrée des allemands à Reims, le quatre septembre, nul poste d'observation ait été établi sur la cathédrale. Un officier suisse, le Commandant Feyler, alla, sans être invité et sans même se munir des autorisations nécessaires, faire une enquête sur place, et après avoir bien examiné les tours de la cathédrale, trouva que rien, de près ni de loin, ne ressemblait à un poste d'observation militaire. On pourrait multiplier les témoignages. Que ceux-ci nous suffisent.

Revenons maintenant à notre voyageur. Il admet que la cathédrale fut frappée de quelques obus. Vraiment, il doit se moquer, ou bien son ignorance de l'histoire de la grande guerre est la plus crasse qui se soit jamais rencontrée. Voici à grands traits l'histoire du martyre de la cathédrale. Le 4 septembre, la ville fut l'objet d'un tir d'intimidation; des 150 obus qui s'abattirent sur la ville, deux éclatèrent à proximité de la cathédrale, l'un endommageant les statues du grand portail, l'autre les vitraux de la basse nef Nord, un troisième projeta dans la direction du transept Nord, saccageant l'architecture

Une Jolie Actrice Neo-Orleanaise



Les amis de Mlle Carol Flower se réjouissent d'apprendre que cette jeune louisianaise obtient un très grand succès dans une pièce de théâtre qui se joue actuellement à New-York et qui promet une bonne réussite. Mlle Flower est la fille de M. et Mme C. M. Flower, de notre ville, et appartient donc à l'une de nos familles les plus anciennes et les plus aristocratiques de notre état.

et les toits. Le 17, elle fut frappée trois fois; le 19, la journée du plus tragique désastre. Jusqu'à 40 fois, et par d'énormes obus de 220, dont l'un au moins était incendiaire, à en jurer par la rapidité avec laquelle la toiture s'enflamma. M. Bartlett affirme que durant toute la matinée de ce jour mémorable, leur tir s'acharna sur la cathédrale.

Depuis lors, quatre ans durant, la cathédrale ne cessa d'être en butte aux coups de l'ennemi. La violence des bombardements fut inutile. En novembre 1914, en février, avril, juin et octobre 1915, en avril et octobre 1916, et surtout en avril 1917, ce furent des rafales de projectiles qui tombèrent sur elle. A la dernière date citée, des obus de gros calibre, dont beaucoup de 305, s'abattirent sur elle à intervalles réguliers. "Les voûtes sont effondrées en cinq endroits, rapporte le Cardinal Luçon, dans le transept Sud, dans le sanctuaire qui est en ruines, et devant la chaire. Les fonts baptismaux sont écrasés; le maître-autel, enseveli sous les décombres de la voûte, ne paraît plus. Bien entendu les fenêtres ont été vidées du peu de verrières qui demeuraient encore..."

Après cela, dire que quelques obus s'abattirent sur la cathédrale nous paraît être un euphémisme imparadmissible. Ajoutons une dernière preuve irréfutable de la volonté bien arrêtée qu'avaient les allemands de frapper la cathédrale. Un message télégraphique, en date du 6 juin 1917, qu'on a trouvé dans les archives d'une batterie allemande, donne l'ordre suivant: Le groupe répondra, à l'avenir, aux tirs de l'artillerie ennemie dirigés contre le dépôt de la Maison forestière, par un tir immédiat de représailles sur la cathédrale de Reims.

De tous les coins du monde civilisé se sont élevés des voix condamnant cet acte de vandalisme. Pendant ce temps, que faisaient ces fameux docteurs allemands qui se targuaient de suprême "culture," ces "sentimentalistes" en matière d'art, ces fervents érudits qui prétendaient découvrir aux français eux-mêmes les merveilles de leur architecture? Exprimèrent-ils au moins quelque regret pour ce désastre? Non, ils demeurèrent figés dans leur orgueilleuse attitude de juges volontairement aveugles et sourds. En revanche, un de leurs poètes, Rudolph Hertz, chanta un hymne d'allégresse en l'honneur de la destruction de la cathédrale de Reims: "Les cloches, s'écriait-il, ne sonnent plus dans le dôme aux deux tours. Finis la Bénédiction! Nous avons fermé, ô Reims, avec du plomb ta maison d'idolâtrie!"

GUY DE LA TOUR.

LA GRIPPE TUE TOUTE FAMILLE

Strasbourg.—Toute une famille de Barr (Bas-Rhin) vient d'être enlevée par la grippe. A vingt-quatre heures d'intervalle mouraient, ces jours derniers, les époux Heitz, laissant deux enfants: un garçon de dix-neuf mois et une fillette de six semaines. Mercredi dernier, le garçon succomba à son tour et, vendredi, le fils aîné le suivit dans la tombe.

Ami lecteur, abonnez-vous! L'abonné est la force d'un journal

UN BEAU COUP DE FILET

Grâce à une circulaire envoyée à profusion dans le monde entier par M. Ducrocq, directeur de la police judiciaire à Paris, la police de Barcelone vient de mettre la main sur un escroc de très grande envergure.

Ce serait un certain Llussia y Buzé Antonio, né le 17 janvier 1890, à Capellades, province de Barcelone. Cet Espagnol fabriqua de toutes pièces des lettres de crédit ou des chèques qui, en moins de six mois, lui ont permis d'encaisser plus de trois millions et demi dans diverses succursales de banques du monde entier. Il lui fallait évidemment verser une provision. C'était presque toujours 200,000 francs, et aussitôt en possession de sa lettre de crédit, qui lui permettait de toucher par tranches 10,000, 20,000, 30,000, 50,000 francs dans différents endroits, il en établissait une seconde, imitée dans la perfection, et avec laquelle il touchait une seconde fois la même somme, ce qui lui permettait de se conserver toujours l'original par devers lui.

Pour rendre les recherches des banques beaucoup plus difficiles il s'arrangeait de façon que son crédit ne dépassât jamais 200,000 francs; il agissait avec la plus grande célérité, on s'apercevait toujours trop tard de l'escroquerie. Un matin, notamment, il toucha une somme importante à Prague, et après avoir gratté vraisemblablement et méché sa lettre de crédit, il trouva le moyen de venir à Paris en avion et de toucher le soir même le double de la somme.

Quant aux chèques, il les falsifiait également avec le même procédé dont il garde le secret, et de 25 dollars, il en faisait 25,000. C'est ainsi qu'en août 1921, à Paris, cet escroc s'est fait établir dans un grand établissement du boulevard des Italiens, une lettre de crédit circulaire de 200,000 francs, payable dans les banques de Rio-de-Janeiro, Montevideo, Buenos-Aires et Santiago-de-Chili. Il a mis un mois à toucher le double de cette lettre de crédit, et avec l'original il s'est fait rembourser par la banque d'Espagne. Aussitôt le crédit épuisé, il a versé à nouveau une somme de 200,000 francs et a repris une nouvelle lettre de crédit sur Marseille, Lyon et Béziers, puis il en a doublé le montant en le falsifiant également. C'est après avoir imité à nouveau cette dernière lettre de crédit qu'il s'est rendu à Montevideo, Santiago et Buenos-Ayres, où il a touché 200,000 francs, en prenant toujours soin de ne pas épuiser le solde.

Entre temps, cet escroc avait pris à Genève trois chèques de petites sommes en dollars et tirés sur New-York; il les transforma 25 dollars en 25,000, qu'il toucha chez Cook, à Marseille. Un chèque de 40 dollars fut transformé en 40,000, qu'il encaissa à la Royal Bank de la Havane, et un chèque de 30 dollars touché à Mexico lui en rapporta 30,000.

D'Amérique il revint en Espagne, où sous le nom d'Antonio Ramon, il se fit remettre une lettre de crédit de 2,000 livres sterling qu'il toucha en double à Rome et à Paris. De retour à Barcelone, il se fit remettre encore une lettre de crédit de 2,000 livres, qu'il transforma en 50,000 francs, qu'il toucha en plusieurs fois à Paris, Lyon et à Berne sous le nom de Ramon et la Cabana. Le 15 novembre dernier, à Zurich,

une lettre de crédit de 100,000 francs lui rapporta un bénéfice net de 125,000 francs.

L'escroc, qui est ancien élève de l'école de médecine de Barcelone, s'est marié sept fois sous différents états civils, et c'est son premier mariage avec la fille du préfet de police de la Havane qui lui a permis de faire établir sa première lettre de crédit qui, depuis, a fait des petits! Se faisant passer pour le beau-frère du ministre des finances de l'Equateur, Llussia y Buzé fit un très beau mariage à Guayaquil, où il commit de nombreuses escroqueries. Habillé, suivant les besoins de la cause, tantôt en capitaine du génie espagnol ou en ecclésiastique, il se faisait passer aussi quelquefois pour le roi ou l'infant d'Espagne. En 1915, il parvint à faire arrêter le policier qui voulait l'arrêter lui-même et, un peu plus tard, comme on le trouvait habillé en capitaine, dans une gare espagnole, un véritable capitaine, celui-là, voulut le faire arrêter en le traitant d'imposteur.

Mais téléphonez à ma mère qui se trouve actuellement dans un hôtel de Madrid, et vous verrez si j'apporte une fausse qualité.

On téléphona en effet, et comme il était admirablement renseigné sur les faits et gestes de l'officier dont il avait emprunté le nom, la mère de ce dernier répondit que c'était bien son fils, car elle l'attendait à l'heure et à l'endroit que l'escroc avait lui-même indiqués.

C'est à l'île Maurice qu'il se fit passer pour le roi d'Espagne et ensuite pour le président de la République d'Andorre. Là aussi il commit de nombreuses escroqueries.

Plus de cent mandats ont été lancés contre lui en Espagne.

C'est M. Drapier, Juge d'instruction à Paris, qui avait été chargé de recueillir les nombreuses plaintes déposées contre l'escroc, qui descendait dans les plus grands hôtels.

Au cours de l'interrogatoire qu'il a subi à Barcelone, Llussia y Buzé, qui se montre beau joueur, a déclaré que c'était pour se venger des banques qui avaient ruiné son père, établi lui-même banquier.

Si ces dernières veulent transiger à 25% pour me faire rendre la liberté, a-t-il dit, je suis prêt à faire connaître le procédé qui m'a permis de falsifier ou d'imiter les lettres de crédit ou les chèques en question. Autrement je ne dirai rien, et aussitôt remis en liberté je me fais fort de recommencer. Je suis prêt également à faire connaître les banques dans lesquelles j'ai déduit produit de mes escroqueries.

D'ailleurs, je m'évadrai à nouveau comme je l'ai déjà fait le 31 janvier 1920, alors que j'étais incarcéré en Espagne. Quant aux quelques hommes de paille qui m'ont servi dans mes opérations, je ne vous les ferai jamais connaître.

New-York.—Le rapport des ventes des grands magasins de Woolworth, pour le mois de février place le total à 10,095,000 soit une augmentation de \$952,000 sur février 1920. Le total des ventes des deux premiers mois de l'année est de \$19,612,000, soit une augmentation de \$3,138,000 sur 1920.

Le Prophète

Au premier tintement de la sonnette Mme Brosselier se leva d'un bond, traversa la salle et s'ouvrit. Le jeune Brosselier se tenait sur le seuil, le front baissé, la main piteuse. Elle eut aussitôt la certitude du désastre et ne prononça qu'un mot: —Refusé?

Il se dispensa de répondre, le silence étant un aveu; Mme Brosselier l'attira d'un geste brusque, grommela: "Miserable!" puis aussitôt, d'une voix étouffée: —Que va dire ton père?...

La crainte du courroux de son mari était si vive qu'elle pénétra la première dans le salon pour le préparer à ce coup. M. Brosselier lisait son journal; elle préféra par une petite toux et dit ensuite: —Une mauvaise nouvelle, Léon... le petit...

—Est refusé, acheva-t-il sans interrompre sa lecture.

Après quoi, ayant fini l'article commencé, il plia la feuille, la mit dans sa poche et se frotta les mains: —Eh bien! l'avais-je prévu? Où est ton triomphateur?

—Là... —Qu'il entre!

Lucien parut, blafard, les cheveux en broussaille, les mains grises, avec cette mine accablée qui accompagne la défaite; M. Brosselier l'invita à entrer d'un geste plein d'une mansuétude redoutable: —Approche, approche, n'aie pas peur, je ne te dirai rien; tu vois, je n'éleve même pas la voix. Si ton recalcage m'apportait la moindre surprise, je pourrais me fâcher, mais il était tellement prévu, tellement certain! Tu me rendras cette justice que je te l'aurais prédit?

L'exode glissa Mme Brosselier; du bout du pied, Lucien s'archaïna à aplâtr sur le tapis un pli imaginaire. Bien qu'il n'obstât pas encore souteint le regard de ses parents, il pensait que l'assaut aurait pu être plus rude, et sentait une sorte d'apaisement descendre ses membres. M. Brosselier reprit: —Qu'est-ce que tu veux, mon garçon, c'était fatal: on ne passe pas des examens en regardant voler les mouches, en jouant au volant avec de jeunes idiots, en se fréquentant que les cancres de sa classe. Mélot, Rivard sont reçus, eux?... Qui?... Parbleu! Ça aussi, j'avais prévu. Tu avais la prétention que ta haute intelligence suppléerait le travail... ta mère aussi, d'ailleurs. Entre vous deux, j'avais l'air d'un père barbare, d'un trouble-fête... Résultat!

Autant de phrases, autant de vérités fondamentales exprimées, sans passion, avec une tranquillité et presque un orgueil de savant à qui l'expérience apporte la preuve de ses théories; Lucien se moucha; son père haussa les épaules: —Pas de jérémiades, surtout! Il est bien temps! Tu récoltes ce que tu as semé.

Lucien, intima Mme Brosselier, promets à ton père que tu répareras cet échec; jure-lui d'être à l'avenir un bon élève...

Inutile, inutile, je sais ce que vaut l'aune de telles promesses; aujourd'hui, il me fera tous les serments du monde; autant en emportera le vent. Il est mal embarqué, n'en parlons plus. C'est un crétin, c'est un crétin! Le mieux est qu'il quitte le lycée pour entrer dans le commerce. Quand on n'est pas taillé pour les études, rien ne sert de s'en-têter. Dès demain, je lui chercherai une place.

Léon, Léon, supplia Mme Brosselier, accorde-lui trois mois, jusqu'à la session de novembre. Je t'assure qu'il s'amendra. —N'est-ce pas Lucien? —Si en novembre...

En novembre, ce sera comme en juillet, et en avril comme en novembre, sourit M. Brosselier. Mais il ne sera pas dit que j'aurai entravé sa carrière; il l'entravera bien tout seul. J'ai fait mes études, moi; je sais ce que c'est. Le temps perdu ne se rattrape pas; on n'acquiert pas en un tournemain une discipline de travail. Que ma peine soit profonde, je ne la dissimule pas, mais il faut regarder la vie en face. Lucien, mon ami, tu es un raté, c'est ton père qui te le dit.

Mme Brosselier écoutait, stupéfaite. Elle s'attendait à une scène, à ce que son mari lui reprochât sa faiblesse, son indulgence; au lieu de cela, elle le trouvait aussi mesuré dans ses propos que digne dans son chagrin.

A la vérité, une sorte de joie secrète se mêlait à la douleur de M. Brosselier; reçu à son baccalauréat, le garmement et sa mère auraient triomphé, tandis que cet échec démontrait la justesse de ses prophéties; pour un peu, il eût béli les examinateurs.

Pendant deux jours, Lucien donna les marques du plus sincère repentir. Levé dès l'aube, il s'enfermait dans sa chambre et ne cessait de travailler qu'aux heures des repas. Avec le troisième jour, ce beau zèle s'éteignit. M. Brosselier ne s'en émut point.

—C'était couru, voyons! Bon pour toi, ma pauvre Julie, de te laisser prendre à ces simagrès; mais à moi on ne la fait pas. Je connais mon bonhomme; il est aussi incapable de

persévérance—autrement que dans la paresse—que de commander un corps d'armée. Ça t'amuse de dépenser encore une inscription en novembre? Ne te gêne pas; j'aurai raison né de plus, vois! tout.

Les vacances s'achevaient. Pendant le mois de septembre, Lucien n'avait pas un livre. En octobre, épouvanté par l'approche de l'examen, il se rua au travail. Mme Brosselier le fit remarquer à son mari; il ricanna: —Balivernes dont je ne suis pas dupe! Ton fils sera recalé. Me suis-je trompé, en juillet? Non. Alors, conviens que mon opinion a quelque poids.

Cependant, à mesure que les jours passaient et que Lucien travaillait sans relâche, la gaieté sereine de M. Brosselier tombait. Il ne doutait pas, certes, du résultat final, mais enragé de voir que, contrairement à son dire, Lucien était capable d'un effort un peu prolongé. Il se consolait de cette erreur de diagnostic en pensant que cela n'y changerait rien, et cette pensée lui parut si reposante qu'un soir, le gamin s'étant risqué à parler de son travail, de son espoir, il s'esclaffa: —Tordant! Je n'ai jamais rien entendu d'aussi drôle!

Mme Brosselier fixa sur lui un regard effaré. Jamais, jusqu'à cet instant, elle n'avait compris le mystérieux travail qui s'accomplissait en lui, cette satisfaction d'orgueil à rebours qui lui rendait la bonne humeur si facile. L'examen eut lieu le lundi; le jeudi, Lucien partit pour en attendre le résultat.

—A quelle heure seras-tu de retour? lui demanda doucement sa mère.

—Si je suis admissible, comme on passe tout de suite l'oral, pas avant six heures...

M. Brosselier faillit s'étouffer de rire: —Admissible?... L'oral?... Toi... eh!... Trois heures. Un coup de sonnette: M. Brosselier cligne de l'œil; Mme Brosselier pâlit. Ce n'était pas Lucien. Quatre heures: personne, M. Brosselier tortilla sa moustache, souleva le rideau et s'exclama: —Le voilà, ton triomphateur!

Mme Brosselier sentit ses jambes flageoler; du moment que le petit revenait maintenant, c'est qu'il était refusé. Elle trouva le courage de dire, en se dirigeant vers la porte: —Léon... ne le bats pas... surtout...

—Moi? Ah! grand Dieu! j'ai raison une fois de plus. C'est très drôle. Seulement, après ça, tu voudras bien ne pas t'opposer à ce que je le dirige, ce cancre!

Mme Brosselier sortit, ferma la porte du salon, ouvrit celle de l'escalier, les mains déjà levées pour maudire; Lucien bondissait sur la dernière marche en brandissant sa casquette: —Recul! Je suis reçu!

Elle le pressa sur son cœur et cria, la voix brouillée de bonnes larmes: —Ah! mon cocot mon cocot!

Puis, aussitôt, le visage anxieux et dénotant son étonnement: —Comment s'effronte-t-on de dire ça à ton père?...

MAURICE LEVEL.

UNE MECHE DE CHEVEUX

Le Petit Marseillais a publié une dépêche de Barcelone qui m'a plongé dans un abîme de réflexions si profondes que je ne suis pas encore remonté à la surface. Le fameux torero Rornes, ayant été balancé sur les cornes d'un taureau par lui manqué, en fut quitte pour la peur. Alors il s'écria: "La Vierge m'a épargné. Je quitte mon sanglant métier pour me consacrer à Allah."

Le sentiment qui a fait agir Ramon est fort explicable, mais le torero fit ensuite un second geste qui nous paraît surprenant: il se coupa la mèche et l'envoya au roi d'Espagne. On sait que les toreros se tontent sur le crâne une mèche de cheveux spéciaux; c'est leur signe distinctif. Ils portent leurs quartiers de noblesse sur la tête. Que fera le roi d'Espagne de ce chignon illustre? Sans doute l'enverra-t-il à un de ces extraordinaires artistes de Paris si adroits qu'avec quelques cheveux ils vont un tableau représentant un pêcheur à la ligne près d'une rivière. J'ai demandé à un Hollandais, à un Américain, à un Anglais, à un Parisien leur sentiment sur Ramon envoyant sa mèche au souverain. Tous quatre ont trouvé étrange ce trait de mœurs. Le Parisien n'a même pas voulu croire sérieuse la nouvelle.

—Une galéjade! assura-t-il. Alors imaginez des centaines d'hommes de races différentes réunis brusquement à Gènes pour reconstruire le monde. Tous ont, comme Ramon, quelque habitude de penser inexplicable pour les autres. Si donc on ne prend pas quelque précaution pour s'entendre un peu à l'avance, chacun sortira brusquement un histoire qui semblera surprenante et la paix ainsi chèrement perdue sera perdue. Le Parisien n'a même pas voulu croire sérieuse la nouvelle.

—Une galéjade! assura-t-il. Alors imaginez des centaines d'hommes de races différentes réunis brusquement à Gènes pour reconstruire le monde. Tous ont, comme Ramon, quelque habitude de penser inexplicable pour les autres. Si donc on ne prend pas quelque précaution pour s'entendre un peu à l'avance, chacun sortira brusquement un histoire qui semblera surprenante et la paix ainsi chèrement perdue sera perdue. Le Parisien n'a même pas voulu croire sérieuse la nouvelle.

—Une galéjade! assura-t-il. Alors imaginez des centaines d'hommes de races différentes réunis brusquement à Gènes pour reconstruire le monde. Tous ont, comme Ramon, quelque habitude de penser inexplicable pour les autres. Si donc on ne prend pas quelque précaution pour s'entendre un peu à l'avance, chacun sortira brusquement un histoire qui semblera surprenante et la paix ainsi chèrement perdue sera perdue. Le Parisien n'a même pas voulu croire sérieuse la nouvelle.

—Une galéjade! assura-t-il. Alors imaginez des centaines d'hommes de races différentes réunis brusquement à Gènes pour reconstruire le monde. Tous ont, comme Ramon, quelque habitude de penser inexplicable pour les autres. Si donc on ne prend pas quelque précaution pour s'entendre un peu à l'avance, chacun sortira brusquement un histoire qui semblera surprenante et la paix ainsi chèrement perdue sera perdue. Le Parisien n'a même pas voulu croire sérieuse la nouvelle.

—Une galéjade! assura-t-il. Alors imaginez des centaines d'hommes de races différentes réunis brusquement à Gènes pour reconstruire le monde. Tous ont, comme Ramon, quelque habitude de penser inexplicable pour les autres. Si donc on ne prend pas quelque précaution pour s'entendre un peu à l'avance, chacun sortira brusquement un histoire qui semblera surprenante et la paix ainsi chèrement perdue sera perdue. Le Parisien n'a même pas voulu croire sérieuse la nouvelle.

—Une galéjade! assura-t-il. Alors imaginez des centaines d'hommes de races différentes réunis brusquement à Gènes pour reconstruire le monde. Tous ont, comme Ramon, quelque habitude de penser inexplicable pour les autres. Si donc on ne prend pas quelque précaution pour s'entendre un peu à l'avance, chacun sortira brusquement un histoire qui semblera surprenante et la paix ainsi chèrement perdue sera perdue. Le Parisien n'a même pas voulu croire sérieuse la nouvelle.

—Une galéjade! assura-t-il. Alors imaginez des centaines d'hommes de races différentes réunis brusquement à Gènes pour reconstruire le monde. Tous ont, comme Ramon, quelque habitude de penser inexplicable pour les autres. Si donc on ne prend pas quelque précaution pour s'entendre un peu à l'avance, chacun sortira brusquement un histoire qui semblera surprenante et la paix ainsi chèrement perdue sera perdue. Le Parisien n'a même pas voulu croire sérieuse la nouvelle.